

Vergote, Antoine, « Image maternelle et image paternelle », *Revue Foi Vivante*, 10 (1969) 11-24. [Première publication dans *Revue de Psychologie et des Sciences de l'Éducation*, 4 (1966-1967) 151-164].

## **Image maternelle et image paternelle**

Tout consultant psychologique sait d'expérience quelle est l'importance des images parentales pour l'enfant ou l'adolescent et même pour l'adulte. Qu'il s'agisse de conflits, de troubles affectifs, les rapports vécus avec les parents sont toujours activement présents. Moi-même j'ai constaté plus d'une fois que chez des étudiants universitaires, les problèmes de travail, la capacité d'étude, les problèmes affectifs, moraux, religieux même, s'originent souvent dans des conflits avec les parents. Et les consultants savent d'autre part que les adultes mariés, dans leurs relations conjugales et parentales, se réfèrent toujours, au moins implicitement, et ne fut-ce que négativement, aux images parentales que leur enfance et leur adolescence ont imprégnées dans leur souvenir affectif.

Ces images sont vraiment le support nécessaire pour le devenir humain. Ces images pourtant ne sont pas des données naturelles ; elles appartiennent au monde de la culture, et pour cette raison, dans une civilisation qui change, telle la nôtre, la fonction parentale peut être mise en question. Récemment, un sociologue et psychanalyste allemand, A. Mitscherlich, a publié un livre, « Vers une société sans père », où il défend un dépassement de l'identification au père comme processus psychologique.

Il décrit une évolution qui est effectivement en train de se faire. Dans une certaine mesure, nous pouvons dire que nous-mêmes nous avons, au moins les gens de ma génération, et ceux qui sont plus âgés sans doute encore plus, - assisté à une évolution très nette ; il est certain que nous venons d'une société beaucoup plus paternaliste et que nous avons évolué vers une société démocratique, ou bien, comme le dit un Américain qui a

publié un livre psychologique dans le même sens, nous allons vers une « fraternal society », une société fraternelle par l'absence de ces images d'identification représentées essentiellement par les figures paternelles. Les crises d'autorité, comme on dit, et auxquelles nous assistons aujourd'hui, ne sont certainement pas étrangères à cette évolution.

Il n'y a pas de doute non plus que l'émancipation intellectuelle, professionnelle, culturelle de la femme est en train de modifier profondément les rapports affectifs qui existent entre les parents, et par conséquent les images parentales qui se présentent aux enfants durant leur formation affective. Autrefois, la spécificité d'une image maternelle était manifeste dans la condition sociale de la femme ; maintenant beaucoup de femmes se posent la question : comment réaliser l'image maternelle et laquelle, dans cette situation nouvelle d'égalité, disons heureusement conquise ? Certaines femmes refusent d'emblée la polarité des deux fonctions parentales ; dans certains pays, il y a un nombre croissant de femmes qui se font féconder par insémination artificielle ; si on peut dire, elles utilisent le père et puis le déférestrent. Parfois les gens se posent la question de la moralité de tel acte ; mais les normes éthiques ne sont pas étrangères aux enseignements de la psychologie, concernant les deux fonctions parentales.

Aussi il me semble intéressant d'examiner brièvement, à la lumière de la psychologie et de la psychanalyse, quelles sont ces deux fonctions. Est-ce que ce sont des fonctions permanentes, dans quelle mesure sont-elles dépendantes de l'évolution culturelle, quelle est leur influence sur le devenir de l'homme, sur son humanisation ? Je ne pourrai pas répondre à toutes ces questions ; l'idée maîtresse qui guidera mon exposé est celle-ci : les images parentales constituent deux pôles, une bi-polarité nécessaire pour la formation affective et intellectuelle de l'homme.

Dans un premier point, je vous parlerai de l'image maternelle, ensuite je traiterai de l'image paternelle ; je décrirai ces deux pôles dans leur qualité spécifique et dans leurs effets sur la genèse psychologique de l'enfant. Enfin, dans un troisième point, je développerai une esquisse rapide du complexe d'Oedipe, qui est le moment essentiel de structuration affective ; c'est dans le complexe d'Oedipe que cette bi-polarité des images parentales permet aux enfants de se différencier affectivement et de s'insérer dans une société de culture et de travail.

Parlons d'abord des valeurs maternelles. La psychologie nous enseigne que le lien avec la mère est proche du stade que l'on appelle le narcissisme, qui n'est pas une maladie, mais un moment nécessaire, structurant dans le développement de la personne. C'est ce moment premier, presque d'indifférenciation, cette indistinction bienheureuse, où les différents pôles affectifs de l'hétérosexualité et la réalité du travail ne sont pas encore structurés, organisés. Par la nécessité, par l'immatunité de l'enfant quand il vient au monde, le lien biologique et affectif intense avec la mère est proche de ce stade premier que la psychologie appelle le narcissisme. Les psychanalystes ont relevé plusieurs symptômes qui, lors d'une désintégration pathologique, manifestent la permanence du lien primordial enfant-mère. Le lien enfant-mère marque définitivement chaque psychisme humain ; on peut dire qu'il reste en tout temps une sédimentation affective, activement présente.

Mais je ne voudrais pas donner l'impression que le lien avec la mère et la permanence de ses valeurs affectives sont un signe d'immatunité. Souvent lorsqu'on parle de lien maternel, on semble penser à une fixation, un signe d'immatunité, un résidu regrettable. Ce lien est une couche activement présente dans tout le psychisme humain, et nécessaire, je le montrerai. Mais la polarité des images parentales est indispensable. Si l'image maternelle est exclusivement présente, on peut dire que le sujet vit dans un régime affectif, et même religieux, culturel, qui résiste aux progrès de la personnalité. La mère représente le lien primordial : et dans le cas où cette image maternelle prédomine dans la psychologie de l'enfant ou de l'adolescent, ce lien résiste aux progrès.

Je m'explique : le lien primordial entre l'enfant et la mère reproduit ces expériences psychologiques d'union affective, expérience de bonheur, dans une certaine totalité diffuse de sécurité ; les mères le savent très bien ; ce bonheur est une certaine sécurité dans une pulsation unique vitale, par laquelle la mère est intimement liée à toute la vie biologique et affective de l'enfant, et inversement. Les connotations affectives qui, chez l'adulte, composent l'image maternelle, contiennent toujours les valeurs dont le sujet a fait l'expérience à ce moment. Ces valeurs restent en lui une richesse affective dont il garde la nostalgie ; les valeurs maternelles s'intègrent dans son existence comme des vecteurs affectifs essentiels ; rien d'étonnant qu'on les retrouve même jusque dans l'image du couple ; et même presque

dans l'image religieuse. Ces expériences de bonheur restent présentes, vu qu'elles ont imprégné toute l'affectivité de l'homme.

Il ne faut pas nécessairement recourir à la psychologie et à la psychanalyse pour recomposer l'image maternelle ; il suffit de lire la littérature et de recueillir le souvenir vivace qu'a laissé dans toute la littérature l'image maternelle ; toute la littérature a chanté le lien intime qui unit l'enfant et la mère, et elle décrit la mère sous tous ses aspects. J'en cite quelques-uns : la mère est l'être qui entoure l'enfant de tous ses soins, elle nourrit, elle caresse, elle protège, elle donne la quiétude, elle est celle qui peut attendre en silence, elle est mystère, profondeur affective, et les qualités féminines se mêlent à l'image maternelle et s'éveillent dans l'image maternelle. Parce que la mère se présente comme fécondité réceptive, tendresse, don chaleureux, elle est source, porteuse de vie ; nombre de symboles féminins figurent ces mêmes qualités affectives.

Dans une mentalité primitive, participative, comme on dit en psychologie ou en ethnologie, les religions célèbrent en grande partie un type de lien religieux qui représente le lien maternel ; union avec la nature, union avec le mystère vital du cosmos. Les images maternelles d'ailleurs abondent dans les rites et dans les chants de ces religions ; c'est que le mystère divin, antre fécond de la nature, est ressenti, dans ces civilisations, à travers le symbole archaïque du lien maternel.

Le mythe très généralisé du paradis perdu figure lui aussi ce lien primordial, en son harmonie pacifiante. La mère demeure donc toujours une image paradigmatique ; la mère représente bien un symbole, c'est-à-dire une image qui, par ses connotations affectives, représente une réalité dont l'intelligence ne pourra jamais épuiser la richesse ni la signification. Le symbolisme maternel est trop polyvalent pour qu'on puisse l'épuiser par quelques qualificatifs rationnels.

Je me suis limité à relever les promesses, les qualités positives de l'image maternelle ; dans la psychologie aussi bien que dans la mythologie, on pourrait encore relever ses qualificatifs négatifs.

Résumons-nous : la mère est le symbole d'une totalité heureuse, d'une harmonie universelle, d'un ressourcement vital, d'un bonheur qui apaise les nostalgies. Vous comprenez que l'image maternelle sublimée symbolise ce à quoi peut aspirer le désir religieux.

Je suis convaincu, cependant, que l'image maternelle ne suffit pas à faire déboucher le désir de l'homme sur une attitude authentiquement humaine ou religieuse. Il faut encore l'autre pôle, celui du père. Et d'après moi, la limitation de Jung consiste en ce qu'elle est essentiellement une psychologie du symbole maternel. Le lecteur familiarisé avec les œuvres de Jung, acceptera sans doute mon interprétation. Toute la psychologie de Jung revient toujours à mettre en œuvre le symbole maternel. C'est une psychologie difficile, ésotérique ; il faut y entrer pour la comprendre. Mais si on veut tenter une interprétation de la psychologie de Jung, il me semble que le symbole maternel donne la clé qui permette de la déchiffrer. Il n'y a qu'à constater d'ailleurs l'importance quantitative des recherches que Jung a consacrées au symbole maternel. On voit certes que la mère est le centre de gravité de sa psychologie. Certes le symbole paternel n'est pas absent de la psychologie de Jung ; mais il y occupe une place tout à fait restreinte, et d'après moi, Jung au contraire de Freud, ne lui a pas reconnu son importance spécifique. Il n'a pas saisi que la genèse psychologique de l'homme se joue dans un rapport dialectique, entre ces deux pôles. Pour ce motif, il n'y a pas de véritable devenir de la personne ; la psychologie de Jung est statique, et n'est pas une psychologie dynamique de l'évolution de la personnalité. Il ne peut pas en être autrement, du moment que le symbole maternel est au centre ; toutes les considérations sur l'homme se placent sous la lumière de ce symbole, qui est celui du paradis perdu, ce souvenir premier du bonheur perdu, que Proust à travers 14 volumes veut toujours retrouver... C'est pourquoi je n'ai pas beaucoup confiance dans les tentatives de synthèse entre Freud et Jung, tentatives qui fascinent tant de psychologues, surtout Jungiens ; il me semble que personne n'a réussi cette tentative ; et pour cause, il manque précisément dans la psychologie de Jung l'autre pôle de la dynamique psychologique de la personne, le pôle paternel, que Freud a mis en lumière, trop exclusivement sans doute.

Au fond, pour Jung, toute la quête affective de l'homme consiste à rentrer dans le sein maternel pour y renaitre à soi-même. Pour Freud, ce retour à la mère est le danger de l'inceste affectif ; pour Jung au contraire, l'homme doit retourner à ses sources premières, il doit symboliquement féconder la mère pour s'engendrer soi-même. Pour ce motif-là, dans la mère, qui est chaleur féconde, mystère obscur et caché, Jung voit l'archétype qui domine l'idée de Dieu. Elle symbolise Dieu ; autant

et plus que le père, parce que, d'après Jung, la religion est portée par le désir de se retrouver soi-même en une intimité de présence à soi-même, dans une intégrité totale.

Dans une telle recherche il n'y a plus de place pour un Dieu personnel, parce qu'un homme qui cherche à se réintégrer parfaitement en soi-même, doit devenir le centre de lui-même ; il doit rejoindre à l'intérieur de lui-même son propre centre, qui est finalement son propre lui-même, son Selbst. Dans cette recherche orientée uniquement vers le symbole maternel, symbole de l'intégrité totale avec soi-même, toute altérité est exclue, tout vrai rapport avec autrui est exclu. L'homme doit finalement entrer dans la pleine possession de lui-même.

Si nous critiquons les excès et les lacunes fondamentales de la psychologie jungienne, nous reconnaissons cependant que Jung a mis en lumière une réalité psychologique à peu près absente de l'œuvre freudienne : celle de l'image maternelle. Et l'image maternelle représente et figure une expérience de bonheur premier, qui est la condition nécessaire pour tout épanouissement humain. En l'absence des valeurs maternelles, le désir humain finit par s'éteindre. Il faut l'expérience de la sécurité, du bonheur et de l'intégrité première pour que l'on puisse espérer et s'orienter dans la vie avec confiance. L'avenir, qui serait plus représenté par la figure paternelle, ne prend de sens que sur un fond d'expérience première archaïque qui préfigure un bonheur futur.

Et si Freud s'est montré radicalement hostile à tout ce qui est religieux, s'il a été si méfiant envers tout ce qui est proprement amour humain, c'est qu'il avait toujours peur de retomber dans un certain lien affectif premier, le lien préfiguré par la mère. Il avait tellement peur de se lier à ce souvenir archaïque, qu'il a coupé ce lien premier. Il a préféré un certain nihilisme aussi bien dans les rapports humains que dans les rapports religieux, plutôt que de céder à l'illusion d'un bonheur archaïque.

La signification des deux images parentales consiste essentiellement en ce qu'il n'y a d'ouverture à autrui, quel que soit cet autrui, que par la vertu dialectique des deux données qui constituent la personne : une plénitude bienheureuse et harmonieuse des origines, et, d'autre part, le principe de réalité dont le père est la figure. Dans leurs rapports réciproques ces deux moments reproduisent le temps, le devenir de l'homme, le temps

qui chemine vers une union d'un nouveau type avec un véritable autrui.

La psychologie clinique nous a montré la nécessité aussi bien de l'image maternelle que de l'image paternelle. Le processus du désir humain, tel qu'il doit se former, est lié à l'expérience archaïque du lien maternel. Il faut qu'il ait fait l'expérience d'une insertion première. Nous connaissons, par exemple, le beau témoignage de l'autobiographie de Sartre, où il décrit précisément cette impression d'être « de trop » dans l'existence, de ne pas être relié, de ne pas être inspiré dans une expérience du bonheur. Je cite quelques phrases : « J'ai vécu dans la terreur ; si j'en cherche la raison, il vient ceci : enfant gâté, donc providentiel ...il était comme la poupée de sa famille ...ma profonde inutilité m'était souvent plus manifeste que le rituel familial qui me paraît constamment d'une nécessité forgée... Je me sentais « de trop ». Il fallait donc disparaître. J'étais un épanouissement fade, en instance de perpétuelle abolition... » Alors Sartre dit : « Dieu aurait pu me tirer d'affaire ; j'aurais été chef d'œuvre signé, assuré de tenir ma place dans le concert universel ; j'aurais attendu patiemment qu'il me révélât ses desseins et ma nécessité... » Il cherche donc en Dieu le remplaçant, le substitut qui lui a manqué dans son expérience d'enfant... « Je pressentais la religion, je l'espérais, c'était là le remède... Mais par la suite, dans le Dieu « fashionable » qu'on m'enseignait, je ne reconnus pas celui qu'attendait mon âme. Il fallait un Créateur ; on me donnait un Grand Patron. » (Dans les Mots, p. 78-79). Il n'y a donc pas ici cette expérience précoce du bonheur. L'homme se trouve de trop, c'est-à-dire coupé de la source même du désir, de l'espoir.

Au moment de la puberté, l'adolescent prend conscience d'être quelque peu déraciné dans l'existence, parfois d'être de trop. Il connaît un moment de rupture où apparaît comme une quête de cette image perdue de bonheur et de sécurité. A ce moment, un certain volontarisme exagéré et un certain intellectualisme rationaliste peuvent arrêter l'évolution affective, qui permettra de retrouver l'expérience de bonheur, dans une nouvelle relation avec autrui. Mais d'autre part, l'adolescent qui n'a pas ressenti cette rupture, chez qui le phénomène pubertaire n'a pas eu lieu, peut aussi être arrêté définitivement dans la croissance affective des relations à autrui. Il faut qu'une certaine rupture soit vécue essentiellement, pour que puisse s'éveiller progressivement la recherche d'un bonheur d'un autre type. Je n'insisterai pas sur l'adolescence, mais je ferai remarquer comment le souvenir de bonheur reste comme un fond de dynamis-

me dans l'homme, qui s'éveille au moment de la solitude ressentie à l'adolescence.

Maintenant que j'ai décrit un petit peu ce que représente l'expérience des qualités maternelles, je pose la question : D'où vient cette image maternelle ? Que signifie-t-elle ? Pour l'image maternelle aussi bien que paternelle, nous pouvons distinguer deux dimensions. Il y a d'abord ce qui résulte de l'expérience, un certain schéma mental et affectif qui a imprégné les souvenirs et l'affectivité. Il est certain que la présence réelle de nos parents a imprimé dans nos souvenirs, dans notre affectivité, un type d'images qui est comme une reproduction de ce que nous avons ressenti nous-mêmes. Donc les rapports affectifs qui naissent entre l'enfant, la mère et le père, laissent en nous une image vivante, mais qui n'est qu'une des composantes de ce qu'on peut appeler l'image maternelle et l'image paternelle. Cette « Gestalt » qui est à la fois imaginaire et affective et qui prend corps par notre expérience quotidienne, n'est pas toute l'image maternelle ; il s'agit là plutôt de ce que nous pouvons appeler une image-souvenir, parce qu'elle se compose encore des significations qui sont présentes dans le monde culturel, dans le langage, dans les coutumes, et puis dans la place même qu'occupe le père et la mère par les nécessités biologiques et sociales. La constellation elle-même de la famille leur confère déjà un pouvoir symbolique, quelle que soit la réalité caractéristique des deux personnages. Donc, l'enfant entre dans une condition affective particulière, par le fait même que la famille est composée de deux pôles, et c'est en cela que le père et la mère sont deux signifiants. Ce sont deux pôles de signification beaucoup plus encore que des souvenirs, deux pôles de signification dans une **structure qui s'impose à l'enfant, même s'il n'en est pas conscient**. Pour bien réaliser l'importance de cette richesse symbolique des deux images paternelle et maternelle, on doit tenir compte de ce que l'enfant va au devant du père et au devant de la mère avec des demandes et des désirs. Il n'est pas purement réceptif ; il ne reçoit pas simplement une image ; il va au devant de ses deux parents avec des demandes spécifiques et il réagit aux réponses qu'il reçoit à ses demandes. Il y a donc un rapport d'échanges affectifs, de demandes et de réponses, et les conflits et déceptions déterminent la dynamique des rapports affectifs.

Pour ce motif-là, j'appellerais plutôt images-symboles l'image paternelle et l'image maternelle. J'entends par là cette double réalité : le schéma mental et affectif qui

résulte de nos expériences individuelles (père et mère tels que nous les avons connus), et d'autre part ces données structurantes que sont la famille et la société interprétées par les demandes et les désirs de l'enfant. J'insiste, parce que, en psychologie, on a parfois tendance à considérer l'enfant presque comme un être passif, et à limiter l'image parentale au souvenir que l'on garde des premières expériences ; on oublie trop la dialectique des demandes et des désirs, et la polarité qui est déjà présente dans la constellation familiale, quel que soit le caractère des deux parents. C'est bien pour cela qu'il peut y avoir un drame affectif, quand le père réel ou la mère réelle ne correspondent pas à leur fonction symbolique. Alors, le monde est désorienté, désorganisé. Ce qui prouve que l'image-souvenir doit finalement s'orienter vers une image symbolique dans la nature même des choses.

Passons maintenant à l'image du père et au symbole du père. Ici, il faut éviter deux erreurs. Ou bien la figure du père peut se présenter comme l'être tout-puissant, bienveillant, protecteur, le père qui soutient la faiblesse de l'enfant, et même de l'adulte. C'est très souvent à cette image paternelle-là qu'on pense, quand on parle du lien paternel. Disons que ce père est plus mère que père. Et c'est étrange : Freud qui a tellement insisté sur la spécificité de l'image paternelle, lorsqu'il parle de Dieu, la réduit souvent à l'image maternelle : le père bienveillant, protecteur, qui soutient la faiblesse de ceux qui doivent s'appuyer sur quelqu'un. C'est une des images paternelles qu'on présente parfois et qu'on critique à bon droit. D'autre part, il y a une autre figure du père, qui se réfère exclusivement à ce que les psychanalystes appellent le sur-moi, l'instance du jugement d'autorité. Dans les deux cas, l'homme doit se libérer de l'image paternelle, parce que c'est une image qui le diminue. La première image paternelle est plutôt le double de l'image maternelle ; ce qui veut dire que la polarité disparaît. Alors, le lien au père représente un retour au passé infantile. Le lien avec la mère ne représente pas un retour au passé infantile, parce que la mère n'est qu'un pôle. Mais lorsque le père vient doubler le pôle maternel, tout retour à l'image parentale devient un retour à l'infantilisme. La deuxième image du père se présente comme hostile au bonheur ; il devient comme on a dit, l'image du perturbateur. Dans les deux cas, la fonction dynamique de l'image paternelle est perdue.

Des psychologues américains ont fait des études sur

l'image paternelle comparée à l'image maternelle. Seulement, les « Item » (1) qu'ils ont utilisés pour dissocier ces deux images sont les mêmes. Ils ont essayé de voir dans quelle mesure on attribuait les différentes qualités à l'un ou l'autre pôle parental. Mais les qualités étudiées sont : acceptation, aide, amour, appui, confiance, compréhension, facilité de plaire, facilité de satisfaire, générosité, patience. C'est dire qu'ils étudient l'image paternelle en n'utilisant que des qualités maternelles. C'est là vraiment méconnaître la spécificité de l'autre pôle. De telles études manquent leur objet même. L'amour ne s'épuise pas dans les rapports de confiance, de protection, de sécurité. Le terme d'amour qui s'adresse aux deux images parentales ne se limite pas à ce qui est spécifique du rapport de l'image féminine. Toute la psychologie génétique nous apprend l'extraordinaire influence du modèle paternel, influence qui joue sur le mode de l'identification. C'est tout autre chose que la recherche de sécurité, que la sympathie affective. Ici, l'efficacité du rapport affectif ne s'exprime plus en termes de préférence affective. L'amour met en œuvre des vecteurs affectifs bien différents et qui débordent très largement le registre de l'intimité. Il y a une faute psychologique grave dans le fait de limiter le terme d'amour à tout ce qui est du registre de l'intimité ressentie.

Dans la littérature et dans les ouvrages psychologiques, nous avons relevé les qualités spécifiques qu'on reconnaît à l'image paternelle. Le père apparaît comme autorité, législateur, puissance, force, norme, juge, intelligence ordonnatrice, distant, dynamique, inébranlable ; il apporte clarté, il oriente vers l'avenir, il dirige, il prend l'initiative, il est source de prestations. Rappelons brièvement les qualités que toute la littérature et les enquêtes bien faites attribuent à l'image maternelle ; on verra que ce sont des valeurs qui se présentent comme une polarité opposée mais non pas exclusive. La mère apparaît comme intériorité, profondeur, intimité, refuge, accueil, affectivité, tendresse, serviabilité, patience ; elle sait attendre, elle est celle qui soigne, qui est présente ; elle est celle qui donne la quiétude. Ce sont des valeurs d'intimité. Les valeurs du père sont des valeurs d'orientation, de sortie de l'intimité, d'orientation vers le monde du travail, vers la société. Il s'agit vraiment d'une polarité. Je pourrais citer les résultats d'une enquête assez

(1) Proposition sur laquelle le sujet interrogé se prononce affirmativement au négativement.

vaste que nous avons faite auprès des étudiants universitaires de Louvain. Nous avons constaté que l'image du père se présente comme plus complète. Elle intègre une partie des qualités maternelles, ce qui veut dire que, même si le père se présente comme autorité, exigence de sortie de soi, de travail, de réalité, le symbole paternel n'est jamais exclusif des qualités affectives : l'intimité, la sécurité. Le père présente donc une image plus complexe qui intègre une partie des qualités maternelles, mais qui comporte quelques qualités spécifiques qui sont précisément à l'opposé, à l'autre pôle des qualités de bonheur dans l'intimité. Et les qualités d'intimité et de tendresse sont réservées exclusivement à la mère. Ce sont deux pôles, mais pas exclusifs. L'image du père est assez proche de celle de la mère, mais elle introduit des éléments dynamiques nouveaux. C'est là l'essentiel : les éléments dynamiques font sortir l'enfant de cette intériorité de bonheur vécu.

On ne peut donc pas dissocier les deux images, comme deux images que l'on présente presque comme exclusives l'une de l'autre. Les deux sont à ce point liées, que l'image du père comporte une série de qualités maternelles, mais en ajoutant précisément les éléments dynamiques. C'est ce qu'on appelle le sur-moi. Pour ce motif-là, l'enfant dispose de deux pôles d'orientation dans la vie, qui lui permettent de se situer, de trouver la sécurité, et en même temps de sortir de soi et d'entrer dans le monde du travail, dans le monde des exigences éthiques et sociales. Cette polarité revient au niveau religieux. L'image de Dieu est plus riche que l'image paternelle parce qu'elle comporte aussi les qualités maternelles. Dieu, au fond, est comme une harmonie de contrastes ; ce qui, dans le monde humain, est encore distendu en deux polarités nécessaires, se trouve unifié dans une polarité intérieure au niveau de l'image de Dieu.

Essayons maintenant de reprendre ce que je viens de dire en rappelant brièvement ce que Freud a dit du complexe d'Oedipe. L'originalité de Freud a été d'analyser dans leur dynamique évolutive les faits de ces deux images parentales. S'il faut qualifier en une phrase le complexe d'Oedipe, c'est vraiment de cela qu'il s'agit : de la complexification, c'est-à-dire de la polarisation différenciée de l'affectivité de l'enfant sur ces deux images parentales : ce que Freud a voulu nous montrer, c'est comment l'homme devient véritablement humain dans son évolution personnelle, précisément à travers cette double formation de liens affectifs spécifiques envers les

deux pôles. Cette double formation de liens se fait évidemment à travers des conflits, des renoncements, des identifications. En ce sens on peut dire que la psychanalyse de Freud a voulu être une étude de psychologie génétique, une étude de l'anthropogénèse, du devenir de l'homme. Il s'agit d'une humanisation progressive à partir de l'enfance, où le père, à un certain moment, s'introduit avec son rôle spécifique et il s'agit pour l'enfant de dissocier les deux pôles. Pour cette raison, à ce moment-là, l'enfant peut entrer dans un certain rapport de conflit.

Parce que la structuration oedipienne est si essentielle à la formation de l'homme, Freud a pu dire que le complexe d'Oedipe est la source de la morale et de la religion. Au premier regard, une telle assertion paraît drôle. Cependant, il doit y avoir, à un certain moment, des différenciations, pour que puissent naître une conscience morale. Et ce n'est pas par hasard que « l'âge de raison » suit justement la formation de ce qu'on appelle le complexe d'Oedipe.

Il ne faut pas céder à la mauvaise vulgarisation psychologique qui présente le complexe d'Oedipe comme une petite maladie infantile par laquelle il faut passer. Il s'agit d'une différenciation des rapports affectifs essentiels ; c'est ce que signifie le terme de « complexe ». Les rapports affectifs deviennent « complexes » ; ils deviennent différenciés, ils se nouent.

Résumons brièvement l'importance de cette complexification. Avant cet âge-là, l'enfant est un être de plaisir et de désir qui ne connaît pas encore de véritable autrui, parce qu'il n'y a pas de troisième présence ; dans l'union « duelle » avec la mère, il n'y a pas encore de véritable autrui. Il faut qu'un troisième terme introduise une rupture. Lorsque la symbiose affective est rompue, l'enfant entre dans le monde du réel, avec ses exigences sociales et son orientation vers l'avenir. C'est pour cela que le père représente ce que l'on peut appeler la loi, mais pas la loi de son interférence négative. Le fameux interdit oedipien dont parlent les psychanalystes n'est pas ce que pensent parfois les gens de la rue ; le père ne serait là que pour interdire à l'enfant un commerce sexuel avec la mère. Strauss, grand psychologue, nous posait encore la question, voici quelques mois, lors de son séjour à Louvain : « Pensez-vous vraiment que l'enfant veut coucher avec sa mère ? » Il ne s'agit pas de cela, directement.

Donc le père est plutôt celui qui, par sa présence

efficace, sépare l'enfant du bonheur, plaisir premier auquel il se trouve lié et auquel il aspire. De cette façon, dans la mesure des demandes affectives de l'enfant, le père introduit l'exigence de la mesure. Les psychologues savent très bien comment l'homme peut être malheureux lorsqu'il ne parvient pas à renoncer à la mesure de ses demandes de bonheur. Et très souvent, c'est précisément lorsqu'elle est riviée à l'image maternelle, et non distendue par une présence paternelle réelle, que la demande de bonheur reste démesurée et empêche tout désir de bonheur réel. Dans ce sens-là, le père représente la loi, pour autant qu'il se réfère au réel social, et à la mesure. Par cette exigence de mesure, le père, comme toute autorité, introduit un certain conflit. Mais il ne faut pas limiter le sur-moi à l'effet négatif. Freud insiste sur le fait qu'une tendresse initiale permet à l'enfant de s'identifier au père, de sorte que le père soit également une image intériorisée, qui permet à l'enfant, non pas seulement de se révolter contre l'exigence de séparation, mais de l'adopter Intérieurement, et de se séparer Intérieurement d'une union trop immédiate avec l'image maternelle. En ce sens, la loi du père libère ; elle renvoie l'enfant vers un avenir de bonheur qu'il a à conquérir lui-même. Le moment négatif est nécessaire. La séparation d'avec le passé introduit un manque et par là l'ouverture au bonheur futur. La « loi du père » constitue la condition de la liberté psychologique de l'enfant, de son existence autonome et de sa capacité de trouver plus tard une relation affective avec autrui, qui sera véritablement autrui, et non pas une reproduction pure et simple de l'image maternelle.

Trois notes fondamentales constituent l'image du père : il est loi (séparation), modèle, et promesse d'avenir. Il est donc beaucoup plus que le sur-moi dont on parle souvent au sens négatif. C'est un sur-moi qui est promesse d'avenir ; en ce sens il est un soutien affectif, mais d'un type bien spécifique.

Pour conclure je dirai qu'un examen psychologique nous révèle que les images paternelles et maternelles représentent, pour la croissance psychologique de l'enfant, une complémentarité nécessaire. Cette complémentarité est dynamique ; elle permet à l'enfant de se structurer dans ses relations affectives, sociales, éthiques et aussi religieuses. La mère représente les valeurs de vie : bonheur, intimité, confiance, jouissance, intériorité, accueil. L'expérience de ces valeurs maternelles permet à l'homme de s'orienter dans la vie avec confiance, de s'adresser à autrui avec un désir réel de bonheur et de

plénitude. Les valeurs maternelles ne sont jamais écartées par la présence paternelle ; elles constituent un fond affectif actif. Les expériences de ces valeurs sont nécessaires pour le développement des valeurs de sensibilité et d'affectivité profondes. Les consultants psychologiques savent qu'en l'absence des valeurs maternelles, quelqu'un peut être un technicien très doué, mais manifester une lacune essentielle dans tout ce qui est de la sensibilité profonde. D'autre part, le père, par ses qualités spécifiques, représente les valeurs du travail, de l'obligation, de l'entreprise, de l'engagement pour l'avenir. Les valeurs paternelles introduisent une séparation conflictuelle, qui est nécessaire pour que l'homme puisse s'engager dans un monde d'adulte et pour qu'il puisse former avec l'autre un lien affectif qui ne soit pas pure répétition de l'enfance. Par ces exigences de séparation, d'engagement, le père provoque nécessairement des tensions. Ces conflits sont nécessaires et salutaires, mais ils deviennent morbides là où il n'y a pas de liens de tendresse qui permettent à l'enfant de s'identifier au père. Dans ce cas, le père devient le pur sur-moi négatif, le pur interdit qui perd sa valeur d'identification possible. Mais d'autre part, les conflits peuvent aussi devenir morbides quand la mère refuse de reconnaître au père ses qualités spécifiques et dynamiques ; dans ce cas, au lieu d'accepter la séparation, dans une dialectique affective entre les trois, la mère maintient jalousement le lien qui lui unit trop étroitement l'enfant. Le refus, de la part de la mère, de la présence affective paternelle, entraîne cette désorientation affective de l'enfant. Les enfants ont besoin des deux pôles d'orientation, et quand ils ne les ont pas, ils les réclament. C'est le malheur des cas de divorce. Mais là encore, dans l'absence physique d'un des deux parents, le parent absent peut toujours être présent symboliquement, quand le parent présent s'y réfère avec bienveillance et respect. Il ne faudrait jamais que le parent présent détruise l'image de l'autre parent, dans l'affectivité de l'enfant. Absent corporellement, il doit rester présent symboliquement dans la formation des liens affectifs.\*

### A. Vergote

Professeur à l'Université  
de Louvain

\* Cet article provient d'une conférence publiée dans la *Revue de Psychologie et des Sciences de l'Éducation*.

## Paternité et répression

réflexion d'un lecteur de Freud et de Marcuse

Le premier objectif de la révolution culturelle semble clair : il s'agit de détruire l'institution familiale. « Maoïstes » et « Marcusiens », si opposés qu'ils soient par ailleurs, s'accordent sur ce point. Pour les uns le pouvoir du peuple ne peut pleinement s'exercer que si l'autorité paternelle est détruite. Pour les autres la libération de l'individu implique la disparition de celui qui est à l'origine de toutes les forces de répression : le Père.

Ce n'est pas un hasard si dans la France d'aujourd'hui la contestation est plus virulente chez les lycéens que chez les étudiants : pour des adolescents de 13 à 17 ans le « meurtre du Père » n'a été qu'imparfaitement accompli. Ce n'est pas par hasard non plus si Jean-Paul Sartre est devenu le porte-parole le plus représentatif de l'ultra-gauchisme. Il a refusé en toute lucidité l'expérience de la Paternité. Il n'a donc rien à craindre de la révolte des fils.

Mais, pour ceux qui, face aux idéologies de notre temps, n'ont pas encore choisi, pour ceux qui n' envisagent qu'avec réticence le règne des masses ou la victoire d'Eros sur Logos, le problème reste posé :